

DRAGU(E)

Performativité et environnement construit

(AF)Fiche de cours

29.03.2022

Se défendre? Éthiques et politiques de l'autodéfense.

“Au jour le jour, que fait la violence à nos vies, à nos corps et à nos muscles? Et, eux, à leur tour, que peuvent-ils à la fois faire et ne pas faire dans et par la violence?” (Elsa Dorlin 19)

La ville est-elle accessible à tous les corps de la même manière? Pour plus de sécurité, les espaces urbains s'équipent de caméra, d'éclairages ultra-puissants, de police. Et pourtant, l'espace urbain continue de reproduire la domination patriarcale, raciale et capitaliste sur les corps qui l'habitent. Cette violence quotidienne et invisible décide de la légitimité des corps dans l'espace urbain. Dans ce système, le corps féminin est

construit comme victime alors que les corps racisés sont construits comme agresseurs. La ville et la nuit sont donc productrices de peur et d'angoisse alors que l'espace domestique reste où se produisent le plus les violences réelles. Comment modifier cet imaginaire normatif, et reprendre place dans la ville et dans la nuit? Comment développer une agentivité avec l'environnement construit pour subvertir ces peurs? Peut-on se défendre? Qui a le droit à la légitime défense?

Bibliographie

Davis, Angela Y. *If They Come in the Morning: Voices of Resistance*. London ; New York: Verso, 2016.

Dorlin, Elsa. *Se Défendre: Une Philosophie de La Violence*. Paris: Zones, 2017.

Fahs, Breanne, ed. *Burn It down! Feminist Manifestos for the Revolution*. London ; New York: Verso, 2020.

Grimstad, Kirsten J., and Susan RENNIE. *The New Woman's Survival Catalog: A Woman-Made Book*, 2019.

Lorde, Audre. *The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House*. Penguin UK, 2018.

Oyarzun, Lucia Jalón, *Nightfaring & invisible maps: of maps perceived, but not done*, *Cartography & Power*, *The Funambulist*, n°18, juillet août 2018.

Taillandier, Fanny, *Ville*, in *Feu ! Abécédaire des féminismes présents*, coordonné par Elsa Dorlin, 2021, Éditions Libertalia, p. 647-661.

Vergès, Françoise. *Une Théorie Féministe de La Violence: Pour Une Politique Antiraciste de La Protection*. Paris: La Fabrique éditions, 2020.

Référence: *Edith Garrud and a volunteer dressed as a policeman demonstrate a number of positions garrud teaches as an instructor*, Photographer Unknown, 1910



Cours 1

Se défendre? Ethiques et politiques de l'autodéfense.

Co-éducation entre l'équipe enseignante : Marion Fonjallaz, Morgane Hofstetter, Julien Lafontaine Carboni, Gianna Ledermann, Claire Logoz et Nagy Makhoulouf, et l'équipe étudiante : Emma Bérard, Sofia Chajon, Marie Chatain, Nina Cruchaud, Anton Djerbi, Ali Elguindi, Sanad Jouhari, Lino Marcé, Luis Melgar, Maud Nguyen, Pacific Nkiambi, Maria Ruiz, Jessica Schneider, Fatema Sebti, et Katarzyna Stachnio.

Invité·e·s de la semaine: Romain Legros, pour une introduction aux techniques du Jiu-Jitsu brésilien.

Texte introductif de Fanny Taillandier, "Ville", dans *Feu! Abécédaire des féminismes présents*, coordonné par Elsa Dorlin, 2021, Éditions Libertalia, p. 647-661.

“Au jour le jour, que fait la violence à nos vies, à nos corps et à nos muscles? Et, eux, à leur tour, que peuvent-ils à la fois faire et ne pas faire dans et par la violence?” (Elsa Dorlin:19)

La ville est-elle accessible à tous les corps de la même manière? Pour plus de *sécurité*, les espaces urbains s'équipent de caméra, d'éclairages ultra-puissants, de police. Et pourtant, l'espace urbain continue de reproduire la domination patriarcale, raciale et capitaliste sur les corps qui l'habitent. Cette violence quotidienne et invisible décide de la légitimité des corps dans l'espace urbain.

Dans ce système, le corps féminin est construit comme victime alors que les corps racisés sont construits comme agresseurs. La ville et la nuit sont donc productrices de peur et d'angoisse alors que l'espace domestique reste où se produisent le plus les violences réelles. Comment modifier cet imaginaire normatif, et reprendre place dans la ville et dans la nuit? Comment développer une agentivité avec l'environnement construit pour subvertir ces peurs? Peut-on se défendre? Qui a le droit à la légitime défense?

Bibliographie :

DAVIS Angela Y. *If They Come in the Morning: Voices of Resistance*. London ; New York: Verso, 2016.

DORLIN, Elsa. *Se Défendre: Une Philosophie de La Violence*. Paris: Zones, 2017.

FAHS Breanne, ed. *Burn It down! Feminist Manifestos for the Revolution*. London ; New York: Verso, 2020.

GRIMSTAD Kirsten J., and Susan RENNIE. *The New Woman's Survival Catalog: A Woman-Made Book*, 2019.

LORDE Audre. *The Master's Tools Will Never Dismantle the Master's House*. Penguin UK, 2018.

OYARZUN Lucía Jalón, “Nightfaring & invisible maps: of maps perceived, but not dawn”, *Cartography & Power, The Funambulist*, n°18, juillet août 2018.

TAILLANDIER Fanny, “Ville”, in *Feu ! Abécédaire des féminismes présents*, coordonné par Elsa Dorlin, 2021, Éditions Libertalia, p. 647-661.

VERGÈS, Françoise. *Une Théorie Féministe de La Violence: Pour Une Politique Antiraciste de La Protection*. Paris: La Fabrique éditions, 2020.

Lecture de texte

Fanny Taillandier, “Ville”, dans *Feu!*
Abécédaire des féminismes présents, coordonné
par Elsa Dorlin, 2021, Éditions Libertalia,
p. 647-661.

RÉFÉRENCES

Collectif Feminists for Animal Rights : www.farinc.org
 Site Internet de Christiane Bailey : www.christiane-bailey.com

Axelle Playoust-Braure est journaliste scientifique, diplômée de l'École supérieure de journalisme de Lille. Titulaire d'un master en sociologie et études féministes, elle est également corédactrice en chef de L'Amorce, revue en ligne contre le spécisme, et membre du mouvement de l'altruisme efficace. Avec Yves Bonnardel, elle a publié Solidarité animale. Défaire la société spéciste (La Découverte, 2020).

VILLE

Fanny Taillandier

1. ADOLESCENCES

« Ce qu'un gamin de quatorze ans, avec le décalage de l'âge
 Peut entrevoir, c'était comme un mirage »

NTM, *Laisse pas trainer ton fils*, 1998

Je suis née, j'ai grandi dans l'agglomération parisienne, capitale industrielle, métropole mondiale, place boursière. Je suis née près du périphérique, j'ai vécu mes jeunes années à sa périphérie, puis, de déménagement en déménagement, de grand ensemble en immeuble isolé, dans la seconde couronne, jusqu'à l'âge adulte. Aussi loin que je me souviens, la ville a été là, non comme décor mais bien comme corps, changeant et grandissant en même temps que le mien. D'abord sous la forme de la rue, puis sous celle de la place qui se trouve au bout de la rue. Puis : skyline infinie, tours, cheminées, fleuve et viaducs autoroutiers.

Ce texte part de cette expérience : devenir une femme adulte dans ce décor-là, décor actif qui me travaille autant que je le découvre, qui me saisit autant que je le parcours. La ville s'étend sans limite, corps toujours en chantier et parfois déjà vieux, corps en perpétuelle adolescence.

Je commence la mienne, je découvre le rap, qu'on appelle musique urbaine. J'aime les mots dans les livres et dans les chansons. Samples dans les oreilles, mon regard tout neuf s'attarde sur cet immense espace toujours changeant que je désire d'un désir neuf, lui aussi. Je veux la connaître, je veux la parcourir, je veux la comprendre. Je ne me souviens pas pourquoi ; je me rappelle seulement que ce désir est impérieux. Il suffit d'enjamber la grille de la cour du collège, de descendre l'escalier de l'immeuble sur la pointe des pieds. Ensuite : des bus, des RER, des nœuds de correspondance, et le kaléidoscope sans cesse remué des immeubles et perspectives, dalles, carrefours et parcs.

Il faut peut-être l'audace adolescente, cette étrange innocence doublée d'une non moins étrange curiosité, pour passer ce « il suffit ». Il faut peut-être aussi l'ignorance des codes et interdits qui pèsent sur le corps féminin, tout simplement parce que ce corps n'a pas encore été marqué comme tel : et peut-être que c'est la ville qui se chargera de le marquer.

2. ÉCRITURES

« Et la femme que tu as vue, c'est la grande ville qui a la royauté sur les rois de la terre. »

Apocalypse, 17 : 18

Car il suffit aussi d'ignorer que depuis des millénaires, nous formons ensemble, la ville et moi (femme

en devenir) « la grande prostituée » dans les textes canoniques. Cette analogie que j'ai faite en commençant entre mon corps grandissant et celui de la ville, je ne l'ai pas inventée, non. Elle date de la Bible, ni plus ni moins : « Viens, dit l'ange à Jean, je te montrerai le jugement de la grande prostituée qui est assise sur les grandes eaux. C'est avec elle que les rois de la terre se sont livrés à l'impudicité, et c'est du vin de son impudicité que les habitants de la terre se sont enivrés. » Jean poursuit : « Et je vis une femme assise sur une bête écarlate, pleine de noms de blasphème, ayant sept têtes et dix cornes. Cette femme était vêtue de pourpre et d'écarlate, et parée d'or, de pierres précieuses et de perles. Elle tenait dans sa main une coupe d'or, remplie d'abominations et des impuretés de sa prostitution. Sur son front était écrit un nom, un mystère : Babylone la grande, la mère des impudiques et des abominations de la terre. »

L'écriture est inventée lorsque apparaissent les villes ; et dès l'Ancien Testament, la ville est l'image de la démesure orgueilleuse : Babylone apparaît dans la Genèse sous la forme de la tour de Babel, et c'est encore elle que Jean voit sous les traits d'une femme sensuelle dans l'Apocalypse, assise sur la Bête, et que la colère de Dieu détruit en une heure.

Réfléchir sur le lien entre ville(s) et femme(s) implique d'abord de reconnaître ceci : ma réflexion, mes phrases ici écrites, sont tributaires de cette très longue histoire, de cette mémoriale métaphore, où la ville comme œuvre humaine prend les traits de la femme comme corps sexualisé. Et puisque la ville n'est pas qu'un tas de pierres soigneusement empilées les unes sur les autres, mais bien un amas de récits, de représentations et de symboles, écrire sur ce lien, le questionner, revient à prendre en compte ce

travail supérieur d'une mythologie urbaine féminine sur nos corps – le mien et celui de la ville.

3. NANAS

« La rue était à elles; elles y avaient grandi, en relevant leurs jupes le long des boutiques; elles s'y retrouvaient encore jusqu'aux cuisses, pour rattacher leurs jarretières. Au milieu de la foule lente et blême, entre les arbres grêles des boulevards, leur débandade courait ainsi, de la barrière Rochechouart à la barrière Saint-Denis, bousculant les gens, coupant les groupes en zigzag, se retournant et lâchant des mots dans les fusées de leurs rires. »

Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Hop, la grille est derrière moi, à présent m'appartiennent les heures. Nous sommes quelques-unes, nous sommes complices. C'est le jour : le cours de maths avantageusement remplacé par une virée au centre commercial, au terminus de la ligne de métro la plus proche. Nous en connaissons le plan par cœur, là où on mange une glace, là où on chipe du maquillage, là où on croise les mecs. Au fil des années, nous découvrons d'autres lieux, le vrai centre, celui de Paname : escaliers de Saint-Eustache et de l'Opéra Bastille, forum des Halles, puces de Clignancourt – endroits arpentés par les romanciers réalistes, empreints de leur mythologie autant que de l'histoire réelle, places prises, fusillades, baraques et barricades. Cette histoire réelle, nous la connaissons moins, car l'histoire des luttes ne fait pas partie des textes canoniques. Et de toute façon, il suffit de l'ignorer avec nos 15 ans avides de présent vierge. Nouveaux larcins, nouveaux mecs, nouvelles glaces. La liberté.

Je ne sais pas encore que je suis une nana. Pourtant, ce portrait nous est donné à lire à l'école, et c'est encore un texte canonique : Nana à 15 ans sur les boulevards avec ses copines. « Elles venaient de se glisser dans la rue et de gagner les boulevards extérieurs. Alors, toutes les six, se tenant par les bras, occupant la largeur des chaussées, s'en allaient, vêtues de clair, avec leurs rubans noués autour de leurs cheveux nus. » C'est fou, d'avoir les cheveux nus. Il fallait y penser. Il fallait sans doute être M. Émile Zola, inventeur du naturalisme (le roman réaliste considéré comme science objective), homme dans un monde d'hommes, pour que les cheveux des jeunes filles se dénudent. Nana et ses copines « balançaient les hanches, se dégingandaient, histoire d'attrouper le monde et de faire craquer leur corsage sous leurs formes naissantes. [...] Elles s'étaient en plein air, sous la lumière crue, d'une grossièreté ordurière de voyous, désirables et tendres comme des vierges qui reviennent du bain, la nuque trempée ». Bref, j'ignore à ce moment que je suis, avec mes copines, non pas en balade pendant le cours de maths mais en exhibition d'un corps éminemment sexuel, et que je m'inscris d'ores et déjà dans les pas de la luxure.

Six millénaires après l'invention de l'écriture, deux millénaires après l'Apocalypse, la ville est toujours organisée, pensée, gérée et écrite par des hommes (n'oublions pas qu'en même temps que la ville et l'écriture est apparu, vraisemblablement, le patriarcat). Dans l'ère industrielle, tout comme les romanciers, les policiers, urbanistes, politiques sont essentiellement masculins. Ce sont donc leurs représentations qui sont projetées dans l'espace urbain – y compris sur ses usagères. Comme l'écrit Michelle Perrot : « C'est sans doute parce que la "foule" urbaine apparaît comme inorganisée et sauvage, comme le comble de la

confusion dangereuse, que les pouvoirs tentent d'y introduire un ordre. Les théories de la contagion et de la propagation des maladies infectieuses ont renforcé encore le soupçon du caractère malsain des promiscuités de toute nature, et notamment sexuelles. [...] De même, le vagabondage des femmes devient-il de plus en plus intolérable. Les théories anthropologiques du temps soutiennent d'ailleurs ce thème de la femme sédentaire – conservatrice, civilisatrice – opposée à l'homme nomade – aventurier, guerrier, chasseur, prédateur, mais aussi découvreur, inventeur. »

Étant une nana, car le mot est venu du personnage, je subvertis ce partage de l'espace : mon corps dans l'espace public amène avec lui le sexe, ce que ne fait pas le corps des garçons. D'ailleurs, si la police est masculine, ce sont nos camarades masculins qui ont maille à partir avec elle, et non nous, qui transportons tranquillement nos boulettes de shit dans nos porte-monnaie à fleurs, sans le moindre contrôle. Il faut le dire : si les femmes et nanas sont tributaires de la partition symbolique de l'espace urbain au cours des siècles de la civilisation de l'écrit, les hommes et mecs le sont aussi : « racaille » et « wesh » ont remplacé les blousons noirs, mais le concept demeure. Nos genres sont construits par la ville que nous héritons.

4. ZONES

« No, I can't kill you today. I have Pilates. »

Bree Van De Kamp dans *Desperate Housewives*, 2000

Cette construction discursive spatialisée de la différence des sexes, résumée par l'historienne, a perduré jusqu'à aujourd'hui, tant dans ses éléments symboliques

(l'homme prédateur que l'on apprend à redouter via l'infinie litanie des faits divers, où les corps mutilés de joggeuses rappellent le prix de la liberté de mouvement) que dans ses implications concrètes. L'aménagement moderne du territoire, avec la spécialisation fonctionnelle des espaces, aboutit à une ségrégation aussi nette qu'elle est implicite : les espaces de travail sont clairement séparés, dans la *Charte d'Athènes* du Corbusier, des espaces dits « résidentiels ». Mais ces derniers sont en fait l'espace de travail des femmes, travail domestique et familial, travail non monétisé mais pour autant bien réel, et que les hommes quittent chaque jour pour se rendre à l'usine ou au bureau. Tandis qu'ils se déplacent, elles font du surplace.

Cette manie du zonage, soit dit en passant, est un avatar de l'expérience coloniale : la zone est un mot du registre géographique (de la première géographie, celle des explorateurs) puis, logiquement, du registre militaire. Sa prolifération dans le vocabulaire de l'aménagement au cours du xx^e siècle et jusqu'à aujourd'hui est donc à comprendre comme une extension, dans le langage, de l'entreprise de conquête militaire et de contrôle de la population en territoire occupé. Le fait que les décideurs l'utilisent en métropole en dit long sur la façon dont est perçu le territoire des humains par ceux qui s'autorisent à l'organiser.

Enfin de toute façon, j'ignorais tout cela à 15 ans, peut-être parce que j'étais trop jeune pour voir le passé dans les choses, peut-être par une ruse inconsciente qui me permettait de faire fi des limites; peut-être aussi parce que j'ai été élevée par une femme qui avait déjà décidé de se mettre en mouvement, de s'aventurer dans le monde des hommes, des décisions et des automobiles,

quels que pussent en être les dangers, réels ou fictifs. En même temps qu'elle me mettait en garde, elle me laissait faire – un peu comme la mère dans *Le Petit Chaperon rouge*, qui envoie sa fille traverser la forêt alors que rôde le loup, et qui, en étant irresponsable, permet le risque, l'apprentissage, l'émancipation en somme. Donc, permis ou pas, je me faisais la malle et je vagabondais de zone en zone.

La forêt était de briques et de béton. Le loup, je pensais qu'en ville il n'existait pas. Ma grand-mère n'avait pas besoin de petit pot de beurre, et d'ailleurs elle habitait à la campagne, autre monde; elle me faisait sourire lorsqu'elle disait qu'elle rentrait toujours avant la nuit, comme le lui avait appris sa mère. Dans mes quartiers successifs, grands ensembles ou ville plate, on ne voyait les hommes que le soir; la journée, les pas de porte, les bancs et les boutiques étaient le domaine des femmes. Les zones sont aussi temporelles; la zone des femmes était celle du plein jour. Je sillonnais la banlieue en écoutant du rap pour apprendre, et le rap était chanté par des hommes, et les histoires qu'il racontait étaient des histoires de mecs. Un peu comme les poèmes sur la ville qu'on lisait à l'école. Je me sentais tout le temps différente.

Je rentrais fatiguée d'avoir usé mes baskets. À la télévision passait dans ces années-là la série *Desperate Housewives*. La banlieue résidentielle y était donnée comme cet espace des femmes, prison haut standing, huis-clos verdoyant. Bree, Lynette et Gabrielle, entre ennui et *burn-out*, dettes et disputes, maternité et désirs inassouvis, s'ennuyaient si fort qu'elles commentaient des meurtres, revanche symbolique d'une vie immobile. J'aimais bien regarder cette série; je ne voulais pas de cette vie-là.

5. NUITS

« Oh, ma Cendrillon
Tous les week-ends tu dors
Et tu aimes les clubs hip-hop
Oh, tout comme moi, oh, tout comme moi
Tu es si belle, devenir ton prince charmant serait mon rêve
J'me fous que cette cité soit la tienne
Je m'oublie quand je vois ton corps
Bouger sur le *dance-floor*, sexy Cinderella
Oh lady, je n'en peux plus, tu me donnes chaud
Te voir bouger devant moi, là c'était trop
Sexy de gauche à droite, tu es en place *babe*
Tu seras ma cendrillon du ghetto »

Matt Houston, *R&B 2 Rue*, 2001

C'est la nuit, la mère est couchée. Hop, il suffit de passer la porte. Tu dis que tu dors chez moi, je dis que je dors chez toi. Des flyers où il est inscrit : gratuit pour les filles avant minuit; alors nous y allons. Il suffit de cette envie de s'emparer du monde. Notre liberté, on nous l'offre avec une conso. C'est ainsi que nous apprenons que nous sommes des filles.

Dernier RER à l'aller, on fait genre on est sereines, on craint de ne pas avoir l'air majeures – nous ne le sommes pas. Nous découvrons que ça marche très bien. Nous n'avons pas compris encore que si c'est gratuit, c'est que c'est toi le produit – ni monsieur Zola ni monsieur Corbusier ne prennent la peine de l'expliquer, d'ailleurs : maman ou putain, c'est simple. Comme l'écrit Michelle Perrot : « La réglementation anxieuse de la prostitution, forme extrême de mixité organisée, a rendu la ville

nocturne encore plus inhospitalière aux femmes, suspectées d'être des "clandestines" dès lors qu'elles déambulent seules, passé une certaine heure. « Rien d'étonnant donc à ce qu'on nous serve des rhums soda et que les nouveaux mecs rencontrés se montrent plus lourds : si c'est gratuit, c'est que quelqu'un paye. Le jeu se complique. Nous apprenons à toujours savoir où nous sommes les unes les autres. Nous apprenons à nous attendre et à aller nous chercher. Il nous faudra quelques années encore pour apprendre à danser seules, à créer l'espace de protection.

À part quelques baisers, nous sommes chastes. Car, monsieur Zola en serait comme deux ronds de flanc, nos cheveux nus et nos virées nocturnes ne cherchent pas le vice, mais la connaissance; et l'amour physique n'en est qu'un petit morceau. Chaste, Nana l'est aussi dans *L'Assommoir*, avant de devenir, dans le roman qui porte son nom, la métaphore même de la grande prostituée du Paris impérial. Elle meurt de variole alors qu'elle a réussi à échapper à l'ivrognerie héréditaire et à la misère des faubourgs : il ne fallait pas sortir le soir! conclut l'écrivain tout à fait objectif. Les textes nous pré-écrivent des destins implacables, dont le « vu comment elle était habillée » qui discrédite toutes les victimes de viols est la version en langage courant, la synthèse perpétuelle.

Dans l'histoire telle qu'elle s'est déroulée, du désir d'hommes certes, mais pas de variole et pas de viol au fond d'un parking : premier RER au retour, fatigue un peu hébété et oreilles affiantes. Peu de monde dans les rames. Il est faux de dire que la ville nocturne est aux hommes : il y a beaucoup de femmes, des femmes âgées, ou plutôt sans âge, assoupies sur les banquettes, qui rentrent chez elles après une nuit de travail – couloirs d'hôpitaux, plateaux de bureau, aspirateur et désinfectant. Elles rendent le jour

propre. Nous ne nous regardons pas, sauf à la dérobée. Les hommes sans âge, eux, partent dès l'aube au chantier : je les vois à la gare routière, attendre, foule de bonnets, le passage de camions à plateforme qui les embarquent pour une journée de labeur. J'apprends alors des choses sur cette grande ville que je parcours depuis ma naissance; j'apprends que si ce sont les hommes qui la construisent, ce sont les femmes qui la rendent habitable. J'apprends que la nuit n'appartient à personne.

6. CAPUENE

« L'"intérieur" et l'"extérieur" n'ont de sens qu'en référence à une frontière médiane qui tente de se stabiliser complètement. »

Judith Butler, *Trouble dans le genre*, 1990

Des agressions, j'en connais, mais pas dans ces moments-là ni dans ces lieux-là. C'est peut-être un hasard, c'est certainement de la chance. Le seul frotteur que je me coïtine (baptême à peu près systématique de la grande ville, si j'en crois les femmes que je connais), c'est à 15 heures un samedi. Je me fais systématiquement suivre dans des rues pavillonnaires, désertes à partir de 19 heures. Là, par trois fois, je dois me défendre : et le problème est que contrairement à son frère Étienne, meneur de grève dans *Germinal*, Nana n'apprend jamais à coller une droite. Le reste du temps, mes contacts avec les hommes dans l'espace urbain relèvent le plus souvent de cette drague latente, plus ou moins habile, plus ou moins vulgaire, qui participe, autant que les aménageurs et les policiers, de la grande différenciation par le genre qui régit la ville.

Dans le RER et sur les quais de métro, j'apprends la patience, donner son numéro en changeant le dernier chiffre, parler gentiment, dire qu'on a envie d'être au calme, et surtout écouter de la musique en bout de quai, en regardant au loin. Je suis grande et sportive, ce qui est un atout : voilà que mon corps s'objective. Je n'ai pas peur. Je ne sais pas à quel moment j'ai compris que l'adrénaline était mon alliée, décuplant mes forces pour me mettre en colère, repousser ou m'enfuir. Je ne sais pas à quel moment j'ai compris aussi que la peur se sent et rend vulnérable, qu'il suffit donc de ne pas la rendre perceptible.

Je ne sais pas à quel moment j'ai compris qu'il en allait de même avec la féminité. La ville n'est pas aux hommes, ni le jour ni la nuit; cependant, nous autres nanas devons adopter une stratégie différente : celle de l'invisibilité. Je porte donc l'uniforme unisexe de ma génération : baskets (silence, agilité); jogging (absence de formes); capuche, surtout capuche. Ni cheveux longs ni cheveux courts, protection du froid et des regards. Les bijoux et le maquillage, cachés, me suffisent, car la solitude, la tranquillité nécessaire à la flânerie est accessible au prix de la transparence.

Cela semble peut-être un renoncement mais c'est une première émancipation : la ville est à qui veut la prendre, sur le mode furtif; à la domination qui passe par la catégorisation identitaire, nous répondons par la subversion discrète, la même qui aujourd'hui, je crois, colle des messages féministes sur les murs en pleine nuit. Anonyme, sans visage, et pourtant présente. Et par conséquent présente. Car la police masculine s'attaque aux flâneurs masculins; la violence physique elle-même implique le plus souvent des hommes, y compris en tant que victimes. Tandis que l'espace domestique reste

le principal théâtre des viols et agressions sexuelles, à l'extérieur se trouve d'une certaine façon pour les nanas une plus grande paix – à condition d'échapper à la sexualisation de leur corps. En tout cas, je me fie à cette idée pour parcourir Paris à l'aube des années 2000.

7. PRENDRE PLACE

« On est fonce-dé dans la ville à deux, trois heures
Compte même plus les bitches qu'on a catch up
Même si tu nous donnes le choix on ne quittera pas le bando
Pussy, money, weed et un tas de blêmes-pro
Laissez-nous mener la vie qu'on veut »
Shay, *PMW* 2016

Le temps passe, je deviens adulte. Je voyage, je m'installe ailleurs. À Berlin, je me souviens de ma stupéfaction : personne ne me parle dans les transports, personne ne me drague. Je commence par trouver ça déprimant, avant de trouver ça génial. Plus tard encore, à Marseille, c'est exactement l'inverse : à croire que les hommes ne sont pas certains d'être des hommes s'ils ne glissent pas à la passante un compliment plus ou moins élégant. J'apprends aussi la différence de ma blancheur selon les lieux. Peu visible à Paris, où ma bande est multicolore; synonyme d'impossible tranquillité à Tanger, où je suis l'étrangère et la riche, peut-être la femme facile. J'apprends donc le relativisme de la partition, ses infinies nuances que ne reflète pas la grande putain babylonienne, cette incarnation de la transgression qui reste ma mère mythique – et j'apprends que l'on n'est pas pour autant plus ou moins en sécurité en fonction des codes de cette partition. Silence n'est pas synonyme de paix.

659

À l'inverse j'apprends qu'invisibilité n'est pas victoire. Voilà, je suis adulte. Je vis toujours en banlieue parisienne. D'autres nanas me succèdent, avec d'autres armes. Comme l'a montré Jacqueline Coutras, les femmes ne seront égales aux hommes que lorsque leur conquête de la ville laborieuse se doublera d'une visibilité symbolique dans l'espace public. J'apprends que la rue se gagne, et je comprends du même coup que nous l'avons déjà gagnée, en voyant passer des nanas de la nouvelle génération : je croyais avoir été discrète, mais j'étais comme elles : parler et rire fort, se moquer des autres, faire du bruit pour occuper l'espace. Seule, j'ai mis ma capuche; ensemble, je l'ai enlevée et j'ai montré les crop-tops. J'ai dû moi aussi défriser pas mal de monsieurs Zola en observation tout à fait scientifique et objective; mais parce que j'étais plusieurs.

La ville, espace de la foule, est aussi l'espace du collectif, du réseau. Et de même que s'organisent les luttes des femmes de chambre et de ménage qui s'épuisent chaque nuit à la rendre habitable, les bandes de nanas, de jour et de nuit, conquièrent une liberté que le regard patriarcal, depuis l'invention de la ville et de l'écriture, ne leur laissait pas dans les textes.

L'autre soir je prenais l'air pas loin de chez moi, au parc. La voiture s'est garée, volume fort, la rappeuse Shay à fond dans le poste. Trois nanas en sont sorties, maquillées, apprêtées, féminines; elles se sont installées sur l'herbe, alors que le soleil déclinait et que bientôt tombait la nuit. C'est un parc d'où l'on voit tout Paris, un parc pour jeter des « à nous deux » comme Rastignac, héros masculin, mais héros parisien. Elles rigolaient fort et prenaient des selfies. Ensuite elles ont mis Aya Nakamura, la chanteuse qui a doublé tous les rappeurs au box office. « Je suis pas ta catin », rappe la Parisienne.

660

Peut-être qu'enfin changent les temps urbains; en tout cas, de nouveaux mythes arrivent.

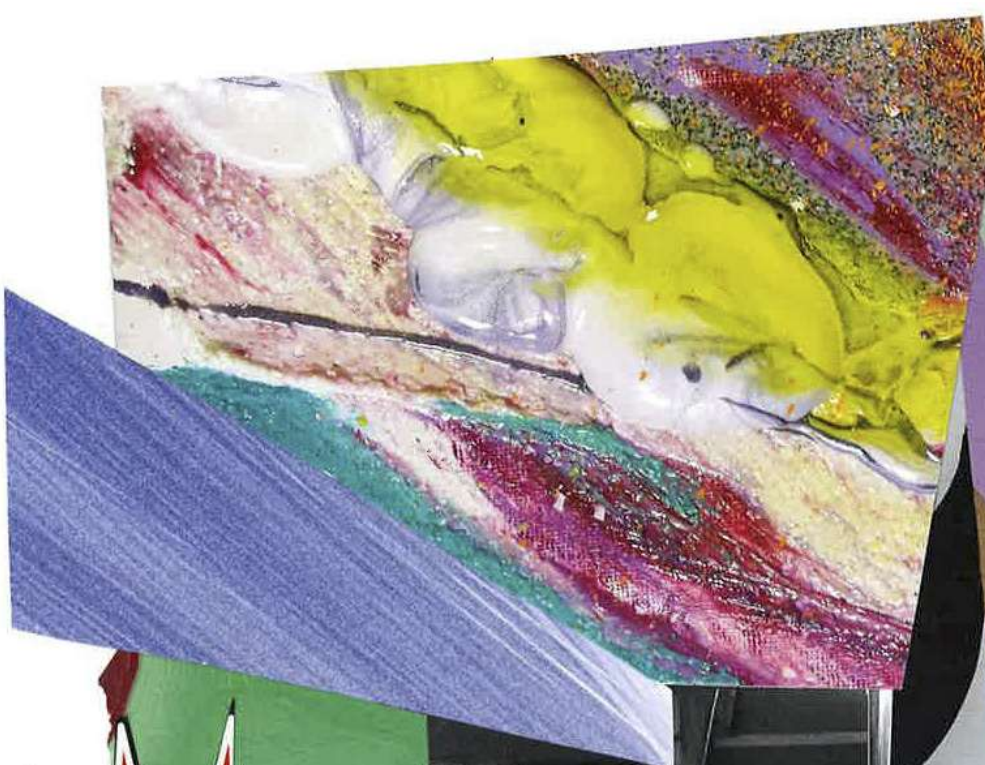
PISTES BIBLIOGRAPHIQUES

- Perrot Michelle et Duby Georges (dir.), *Histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1990-1991.
Butler Judith, *Trouble dans le genre*, traduit par Cynthia Kraus, Paris, La Découverte, 2005 [1990].
Coutras Jacqueline, *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, Armand Colin, 1996.
Louargant Sophie, « Penser la métropole avec le genre », *Travail, genre et sociétés*, 2015/1 (n° 33), p. 49-66.
Mallet Sandra, « Aménager les rythmes : politiques temporelles et urbanisme », *Espaces Temps.net*, 2013, www.espacestems.net/articles/amenager-les-rythmes-politiques-temporelles-et-urbanisme/
Mcdowell Linda, *Gender, Identity and Place: Understanding Feminist Geographies*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1999.
Tummers Lidewij, « Stéréotypes de genre dans la pratique de l'urbanisme », *Travail, genre et sociétés*, 2015/1 (n° 33), p. 67-83. www.cairn.info/revue-travail-genre-et-societes-2015-1-page-67.htm

Fanny Taillandier vit et travaille en banlieue parisienne. Agrégée de lettres et urbaniste, elle écrit des chroniques et des enquêtes urbaines pour différents magazines et revues et collabore régulièrement avec des photographes. Elle a publié quatre fictions, toutes liées à la géographie, *Les Confessions du monstre* (Flammarion, 2013), *Les États et empires du lotissement grand siècle* (PUF, 2016), *Par les écrans du monde* (Le Seuil, 2018) et *Farouches* (Le Seuil, 2021). Elle a été pensionnaire de la Villa Médicis en 2019-2020.

661

La atchatche



BELLE BÊTE



Plu
fai



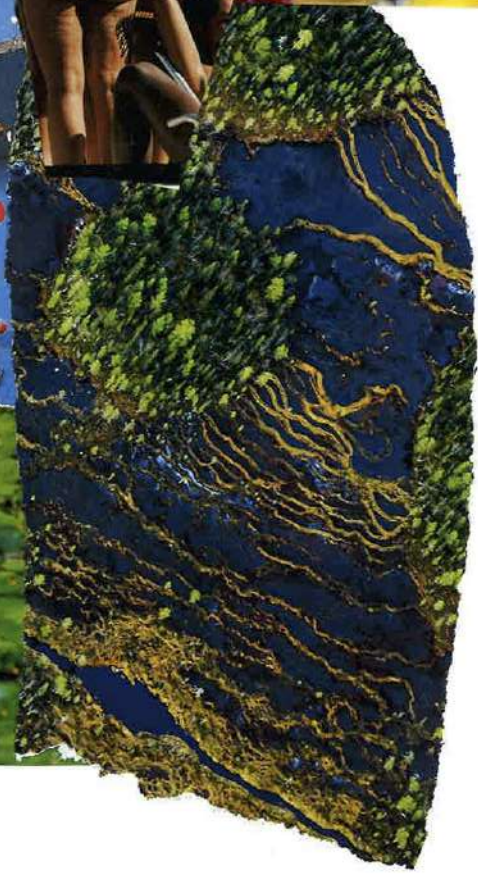
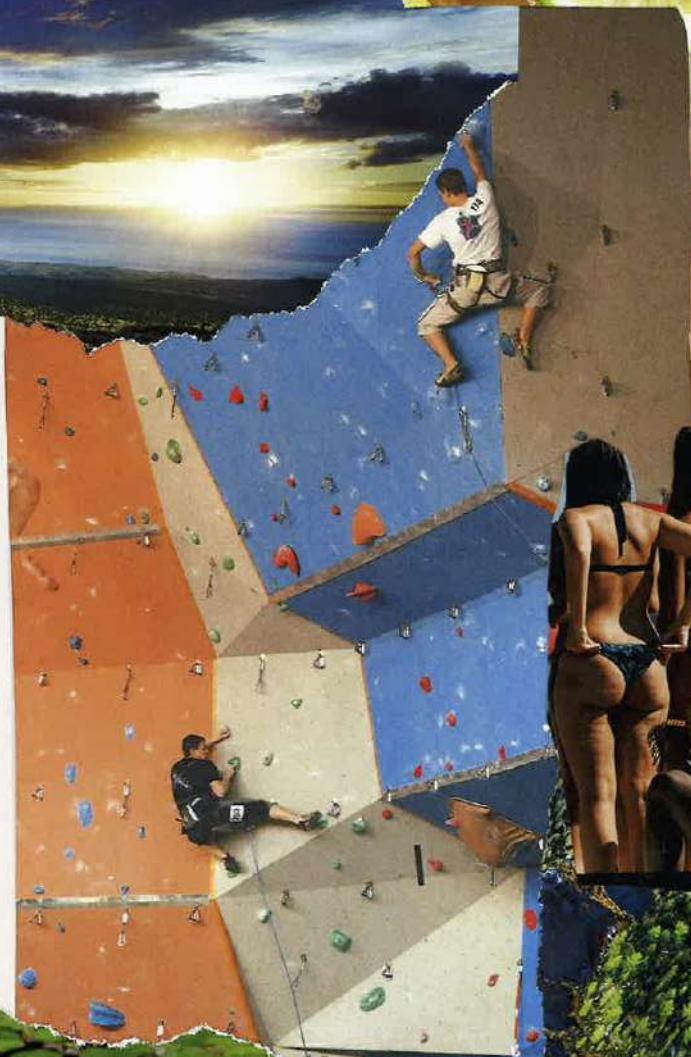
Don't
Worry.



us que jamais,
t la ville

Angst







MIXITY

CHOISIE



WE



Amaru

O



Amaru

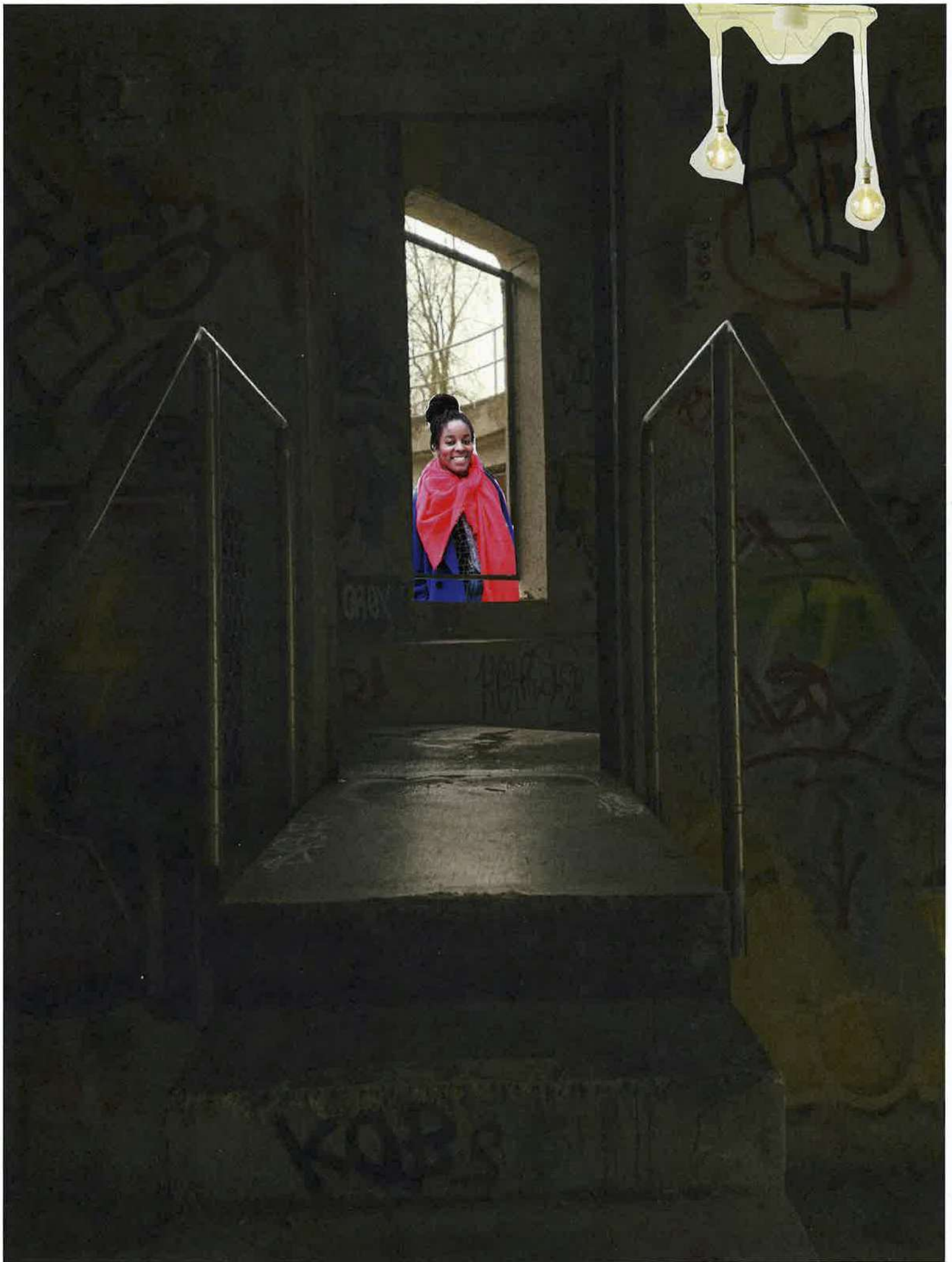
Amaru



Une femme



“Changer”

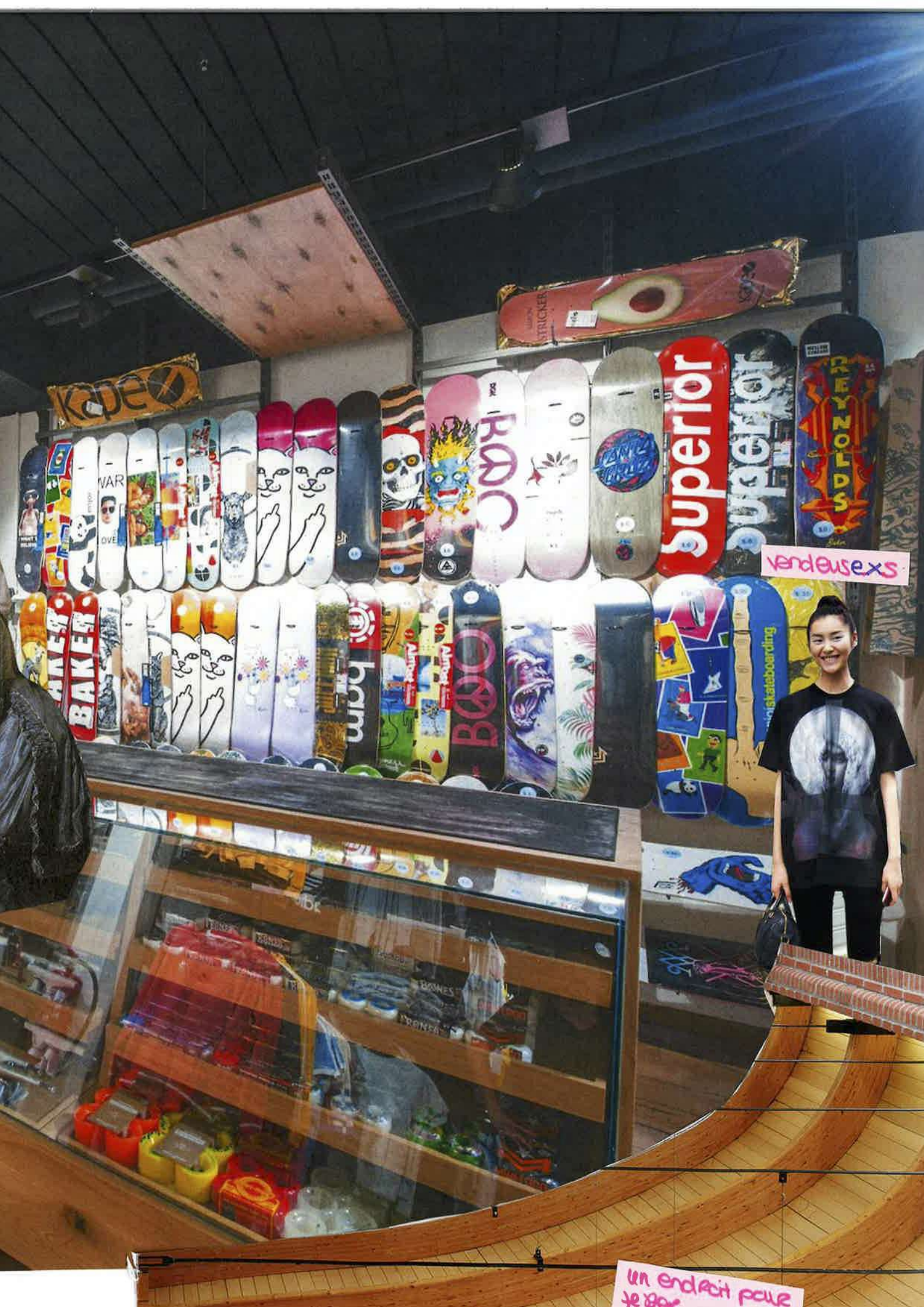


x
simon-

DES FAMILLES

De la musique qui
ne se fêlent pas
au vieux





Kape

STRICKER

Superior

Superior

KEYNOTES

vendeusexs

BAKER

harm

BOO

skateboarding

un endroit pour
te bar

PARIS

GLAMOUR

GLAMOUR®

PARIS
CHIC

MADE



EXCLUSIVE
FEELS LIKE
NOTHING ELSE*

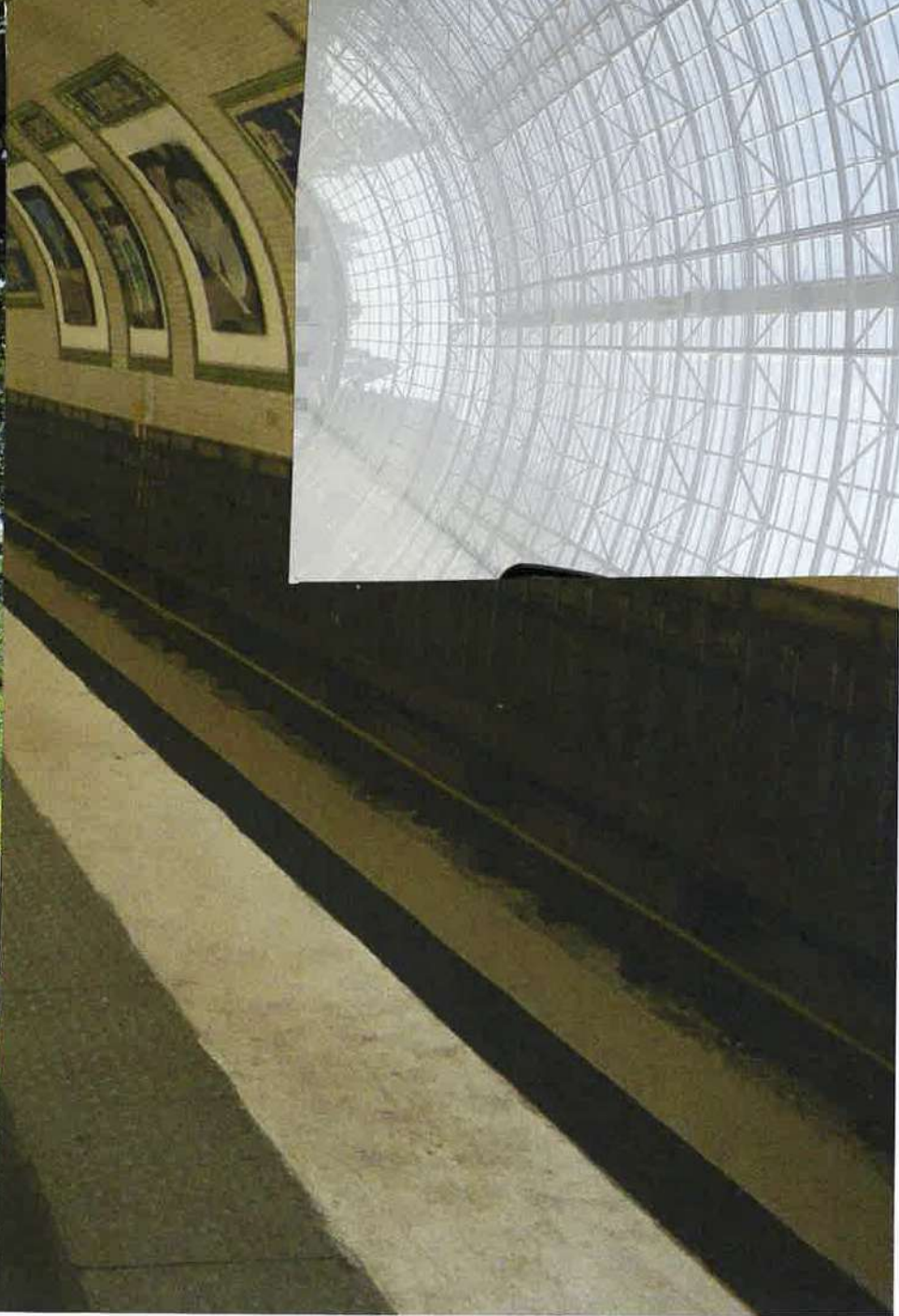
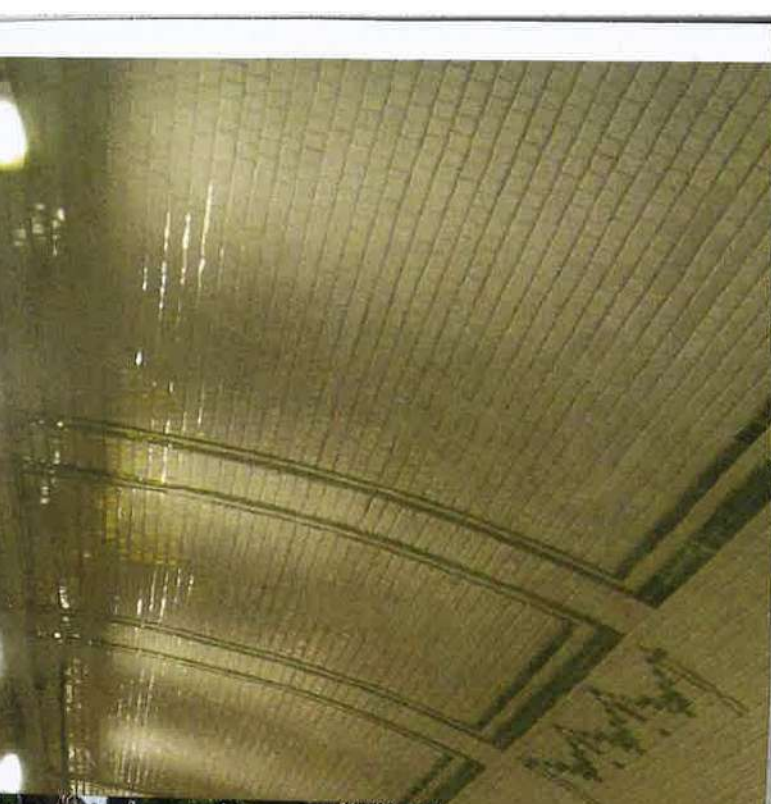
PARIS
FOR MISCHIEF*











Or, très rapidement, ces techniques vont être directement adaptées à la lutte politique par des pratiquantes qui sont, au même moment, engagées dans le mouvement pour le suffrage féminin, et principalement utilisées pour se défendre de la brutalité policière.

Les Garrud font de nombreuses démonstrations publiques et apparaissent dans des petits films⁶⁴ mettant en scène cet art « unisexe » de l'autodéfense, faisant la promotion de son efficacité et de son accessibilité. Très rapidement, les associations féministes sollicitent les instructeurs en vue de se former. En 1909, Emmeline Goulden-Pankhurst, la fondatrice du Womens's Social and Political Union⁶⁵ (WSPU), invite William Garrud pour une démonstration lors d'une assemblée, mais c'est finalement Edith Garrud qui vient. Impressionnée par l'efficacité des techniques, et le fait qu'une femme puisse ainsi démontrer une telle aptitude au combat, le WSPU met rapidement en place des ateliers et entraînements. Edith Garrud devient une figure majeure du WSPU, et ouvre, à la fin de l'année 1909, le Suffragettes Self-Defense Club⁶⁶ dans le quartier de Kensington à Londres, dans un lieu où sont dispensés des cours de peinture, de sculpture et de chant et où les ateliers d'autodéfense se déroulent tous les mardis et jeudis soir⁶⁷. L'autodéfense devient effectivement un « art total », en raison de sa panoplie de techniques martiales pragmatiques et efficaces, mais surtout en raison de son aptitude à créer de nouvelles pratiques de soi qui sont autant de transformations politiques, corporelles, intimes. En libérant les corps des vêtements qui entravent les gestes, en déployant les mouvements, en détournant, dévoyant l'usage d'objets familiers (parapluie, épingle, broche, manteau, talons), en ravivant des muscles, en exerçant un corps qui habite, occupe la rue, se déplace, s'équilibre, l'autodéfense féministe instaure un autre rapport au monde, une autre façon d'être. Ainsi, en apprenant à se défendre, les militantes créent, modifient, leur schéma

corporel propre – qui devient alors en acte le creuset d'un processus de conscientisation politique.

Garrud met en place pour le WSPU un service d'ordre secret dirigé par Gertrude Harding (appelé Bodyguard Society ou Amazons), composé d'une trentaine de militantes entraînées, pour protéger les militantes lors des meetings, des actions, ou pour contrer leurs arrestations⁶⁸. Les stratégies développées mêlent techniques de combat rapproché au corps à corps (parades, clefs de bras, utilisation de la force d'inertie de l'adversaire, etc.), contre les policiers, les militants ou même les badauds hostiles à la cause des femmes, et techniques de ruse, qui exploitent les préjugés sexistes selon lesquelles les femmes ne peuvent se défendre. Ces techniques jouent donc sur l'effet de surprise, de stupéfaction sociale et sur la désorientation d'un adversaire qui, en raison même de ses préjugés, n'est pas « sur ses gardes » (couper les bretelles pour que les policiers soient contraints de retenir leur pantalon, aveugler la police en ouvrant une armée de parapluies, attaquer les chevaux lors de charges de la police montée, etc.). L'action directe féministe relève d'une véritable *tactique d'autodéfense féministe* (objectif politique, entraînements physiques, plans d'action et de repli, dissimulation d'armes sous les vêtements, pratiques de travestissement et de déguisement, réseaux de soutien, caches d'armes, lieux de repli, etc.), qui témoigne également d'une stratégie très élaborée de guérilla urbaine qui n'a pas seulement « utilisé » les tactiques d'action directe mais les a littéralement incorporées comme *médium* d'une conscientisation politique féministe. En pratiquant l'action directe, les militantes n'ont pas lancé des bombes mais sont devenues des « bombes humaines⁶⁹ ». Autrement dit, l'autodéfense des militantes du WSPU a été, non pas tant une ressource choisie dans un répertoire d'actions pour défendre leur cause – à savoir le droit de vote –, mais bien ce qui leur a permis de lutter collectivement pour elles-mêmes et par











